

NEUVIÈME LETTRE.

A bord de la VILLE D'ANVERS.
Entre Léopoldville et l'Equateur.
Mai 1892.

.....
Le jeudi 11 mai, à dix heures du matin, je prends passage à bord de la *Ville d'Anvers*.

Nous sommes onze passagers, dont cinq officiers : Fiévez, Ladam, Verstraete, Liégeois et moi; six sous-officiers. En plus cinquante soldats Elminas, destinés à l'expédition Van Kerckhove (V.K.H.).

Le personnel du steamer se compose de trois blancs : le capitaine, Shoenberg, son second et le mécanicien; environ cinquante noirs employés comme boys, pilotes, machinistes, chauffeurs, ou à faire le bois aux haltes journalières.

Nous transportons douze cents charges, Tomy et mon singe.

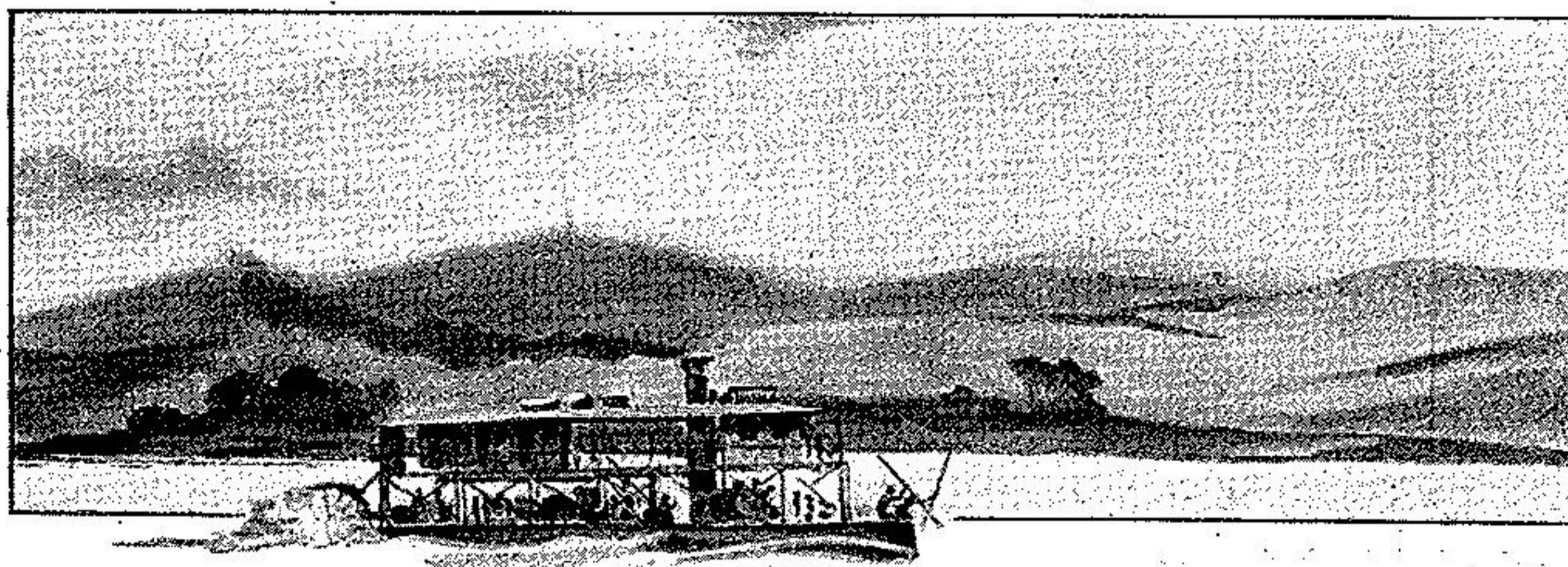
Quelques femmes nous accompagnent; elles trouveraient peu galant de les citer en dernier lieu si elles n'étaient très occupées à recevoir les hommages de nos nombreux moricauds!

Le départ est aussi joyeux qu'émouvant. Pendant notre long séjour à Léo, nous nous sommes parfaitement entendus avec les agents de cette station; l'entrain, la gaiété, enfin l'Afrique elle-même ont vite

noué des liens de sympathie; aussi, ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous nous séparons pour si longtemps. Non seulement les blancs, mais les noirs sont à la rive, y compris tous nos braves petits boys, alignés militairement.

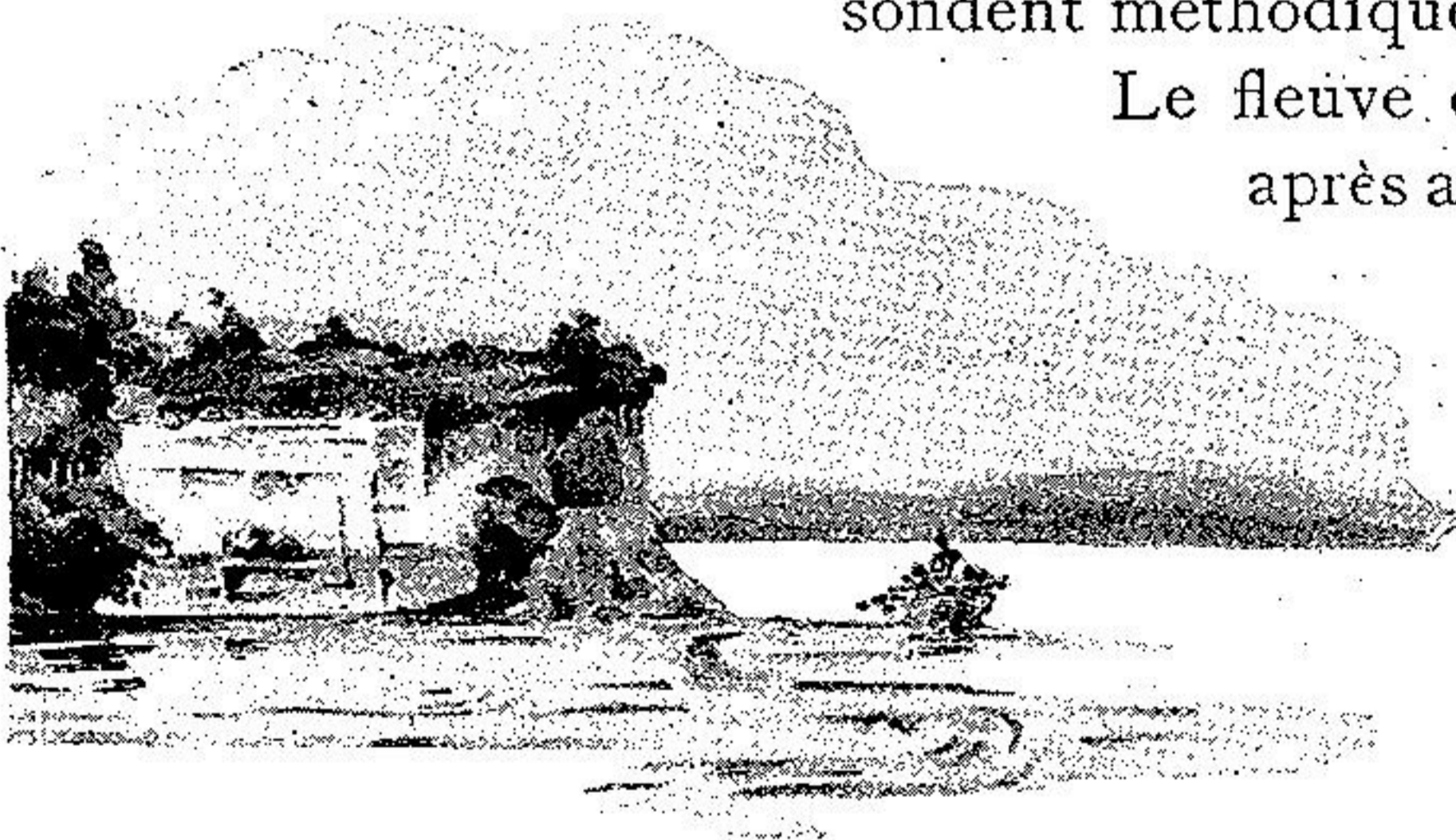
Le troisième et dernier coup de sifflet déchire l'air, les ancres sont levées, en route pour le grand voyage!...

« Hourrah! Hourrah! » Les mouchoirs s'agitent, les noirs font



entendre leurs lents et vibrants adieux, les boys saluent militairement et Léopoldville s'enfonce dans le passé.

La *Ville d'Anvers* gagne majestueusement le large, sa grande roue battant l'eau, tandis qu'à l'avant deux Bangalas, la gaule à la main, sondent méthodiquement les fonds.

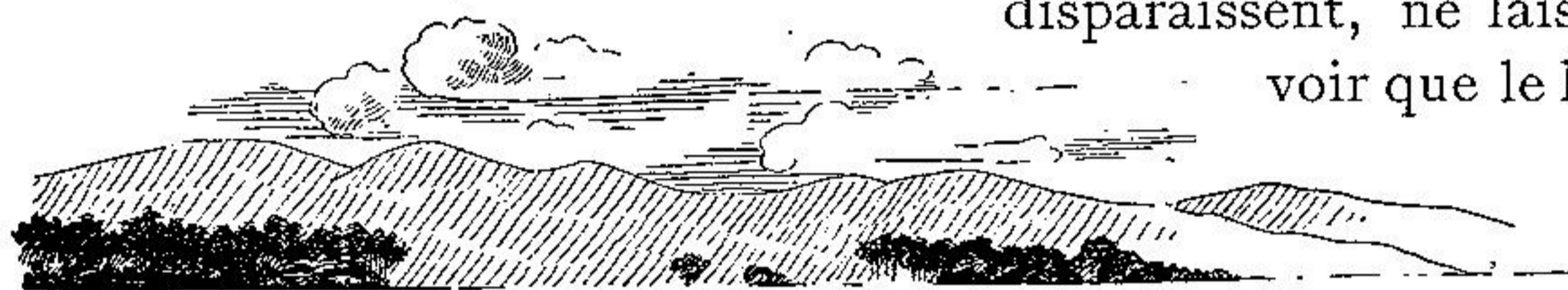


Le fleuve est encore étroit; mais après avoir dépassé la « pointe Callina » aux dangereux tourbillons, il se montre dans toute sa grandeur, se perdant dans les montagnes bleues, parsemé d'îles verdoyantes, dont la

note sombre fait ressortir davantage l'éclat de la lumière.

Voici Brazzaville, le camp d'instruction et la S.A.B. de Kinchassa; un arrêt dans ces deux dernières stations pour prendre le courrier, puis nous entrons dans la partie sauvage du Pool.

Des hippopotames, par groupes de cinq ou six, paraissent et disparaissent, ne laissant jamais

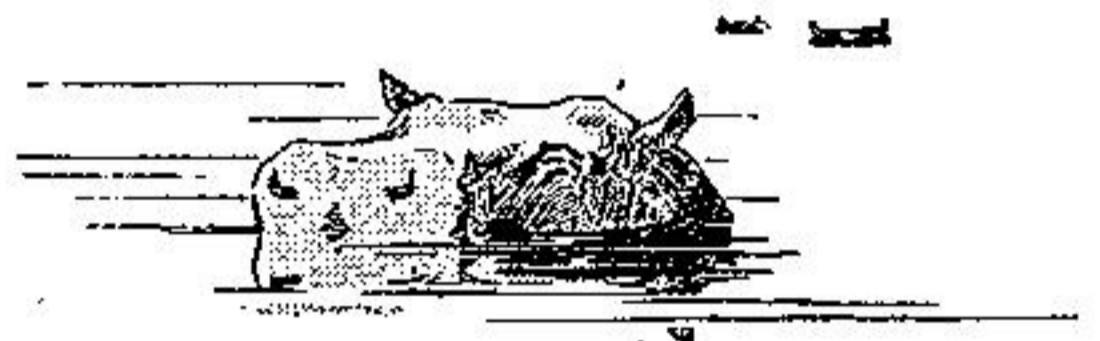


voir que le haut de leur

immense

tête; sur

les bancs



de sable et dans les roseaux des îles basses, se pavanent des échassiers parmi des oies, des canards, des bécassines.

Comment rendre l'impression éprouvée au milieu de cette féerie : les îles succèdent aux îles, se fondent et se transforment; les horizons se perdent, noyés dans les brumes aux tons pâles; trônant dans le ciel limpide, le soleil accroche partout ses rayons étincelants. C'est un rêve qui passe, trop sublime pour que l'homme ose lui arracher le secret de sa beauté.

Vers trois heures, nous relâchons à « Kimpoko », village et mission. Rien de particulier, sauf les missionnaires, des héros, qui vivent, ou plutôt meurent, de leurs propres ressources, sans aucune aide venue d'Europe.

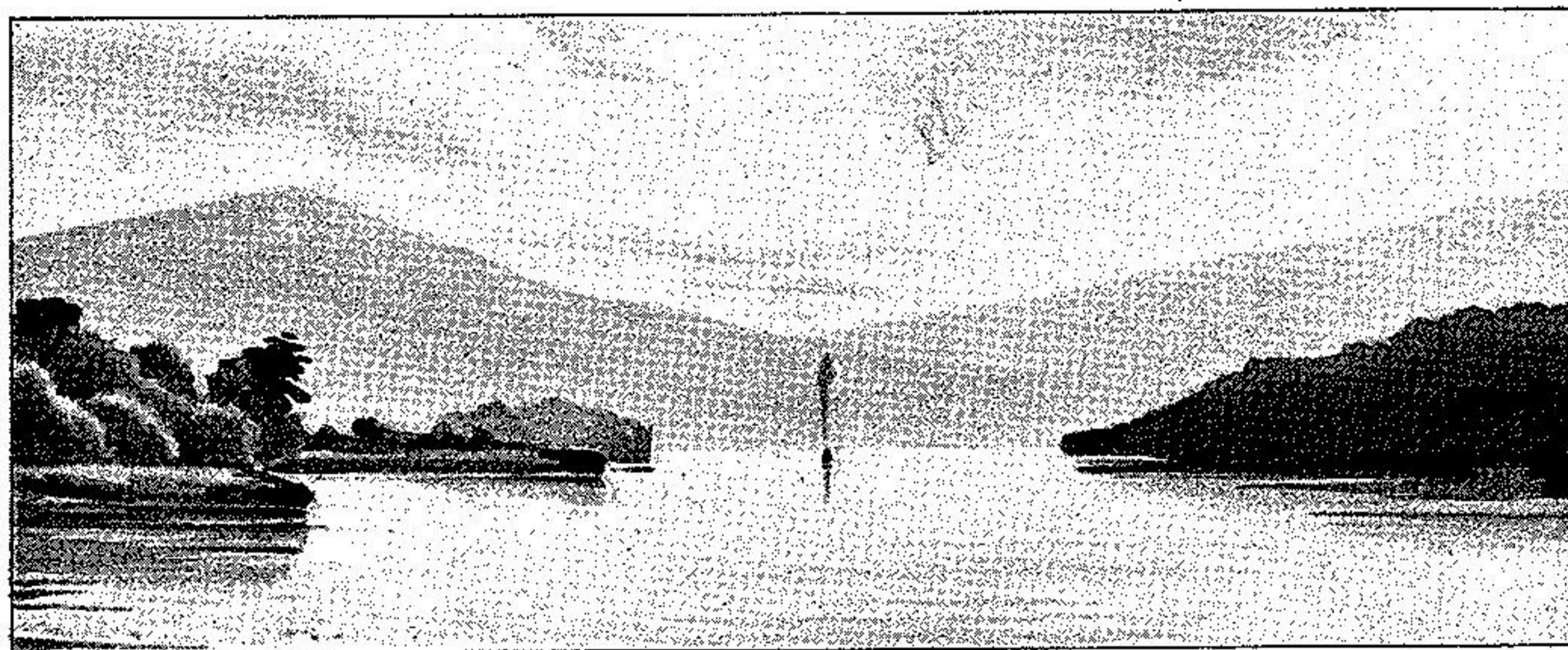
Les rives se resserrent, les montagnes grandissent à nos yeux, c'est l'entrée du Pool d'un grandiose indescriptible!

Nous croisons la *Ville de Paris*, S. S. français revenant du Kassai, qu'il n'a pas su remonter.

Vers cinq heures, nous arrêtons pour la nuit. En un instant le bateau se vide, les hommes se répandent dans la forêt, qui retentit bientôt sous les coups de cognée et le craquement des branches mortes abattues.

Après le dîner, auquel je fais honneur avec mon appétit habituel,

nous nous réunissons sur le pont pour déguster le café. Je fume délicieusement un de mes derniers cigares... Hélas!



La soirée est superbe, la lune éclaire doucement la profonde vallée du Congo; sous bois, les feux jettent des lueurs mélancoliques; nous n'osons élever la voix, craignant de troubler le silence infini.

Loin des savanes, les grillons ont disparu, avec eux leur strident concert nocturne.

Très tard, je gagne ma cabine et m'endors bercé par des songes étoilés comme le beau ciel des tropiques.

Quelques lignes pour présenter notre maison flottante : c'est un bac à vapeur, à deux étages : la coque, faite de compartiments étanches, contient les charges; le pont inférieur porte la chaudière, la machine, la cuisine; les noirs s'y entassent pendant la marche du steamer. Sur le pont supérieur, réservé aux blancs, sont des cabines que les plus anciens se partagent; les autres couchent où ils peuvent et je dois avouer que leur sort n'est pas enviable.

La nuit est bonne, je parle en égoïste, car les voyageurs moins bien partagés ont essuyé une tornade épouvantable.

Le Congo coule toujours entre des montagnes hautes et couvertes de forêts. Nous dépassons la *France*, S. S. français, puis rencontrons des pirogues de commerçants indigènes.

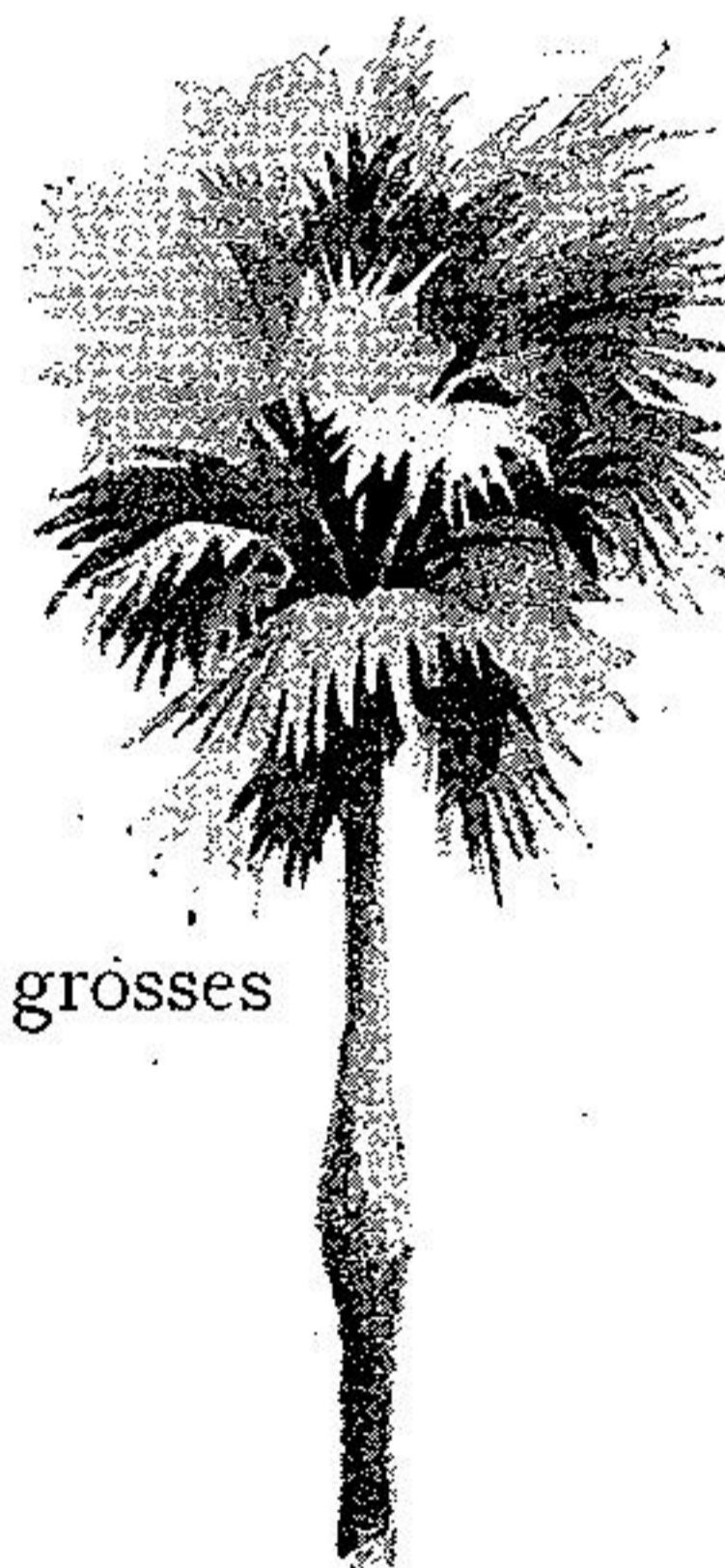


Assis dans un confortable pliant, je regarde se dérouler le paysage; dessinant, lisant de vieux journaux. Parfois un oiseau est signalé, je bondis sur mon fusil et régulièrement j'arrive trop tard.

Le soir, il pleut.

Le pays devient moins montagneux et moins boisé, les palmiers « boratius » couvrent les îles basses; ils sont très beaux quand la récolte de malafu ne les a pas épuisés. Sur l'eau, une plante verte, pareille à la fleur du nénuphar, grandit emportée par le courant et va mourir au loin, brisée dans les cataractes... Etrange sort!

Fiévez a monté des lignes, et nous pêchons avec ardeur, dès que le bateau s'arrête; retour vers la jeunesse! Le poisson mord ferme; il casse tout d'abord tous les engins perfectionnés et finit par se laisser prendre à l'aide d'une vulgaire ficelle et d'un hameçon. Sept à huit grosses roches ainsi réunies paraissent au souper.



Le lendemain, nous relâchons chez le très célèbre « Gobila », au village Bateké de « M' Suata ». Les chimbèques sont élevés au milieu d'enclos entourés de palissades légères; des bananiers, des papayers, peu de palmiers, des cultures de choux et autres légumes indigènes mêlent leur fraîche verdure aux tons dorés des toits de chaume. La population semble très dense et conserve la coiffure caractéristique dont j'ai parlé précédemment. Les maquillages sont toujours originaux; il paraît que ceux-ci ne sont pas seulement le résultat de l'imagination inventive des noirs mais qu'ils ont tous une signification. Et je reste rêveur en contemplant une femme, la joue droite peinte en jaune, le front bleu, un œil blanc et le ventre orné de cercles multicolores ??...

Le plus curieux type du village est certainement « Papa Gobila », le plus grand chef de la région; il possède de nombreux villages et exerce une grande influence. Cette influence il l'a toujours employée à soutenir l'Etat; aussi, le Roi Souverain lui a-t-il conféré une médaille d'or grand module, qu'il porte fièrement suspendue à un ruban bleu étoilé.

Au physique, un gros brasseur des Flandres, énorme et joyeux; pesante majesté, rigolant comme un enfant.

Chaque fois qu'un bateau de Boula-Matari passe par chez lui, il vient à bord, accepte volontiers un verre de genièvre, mendie et



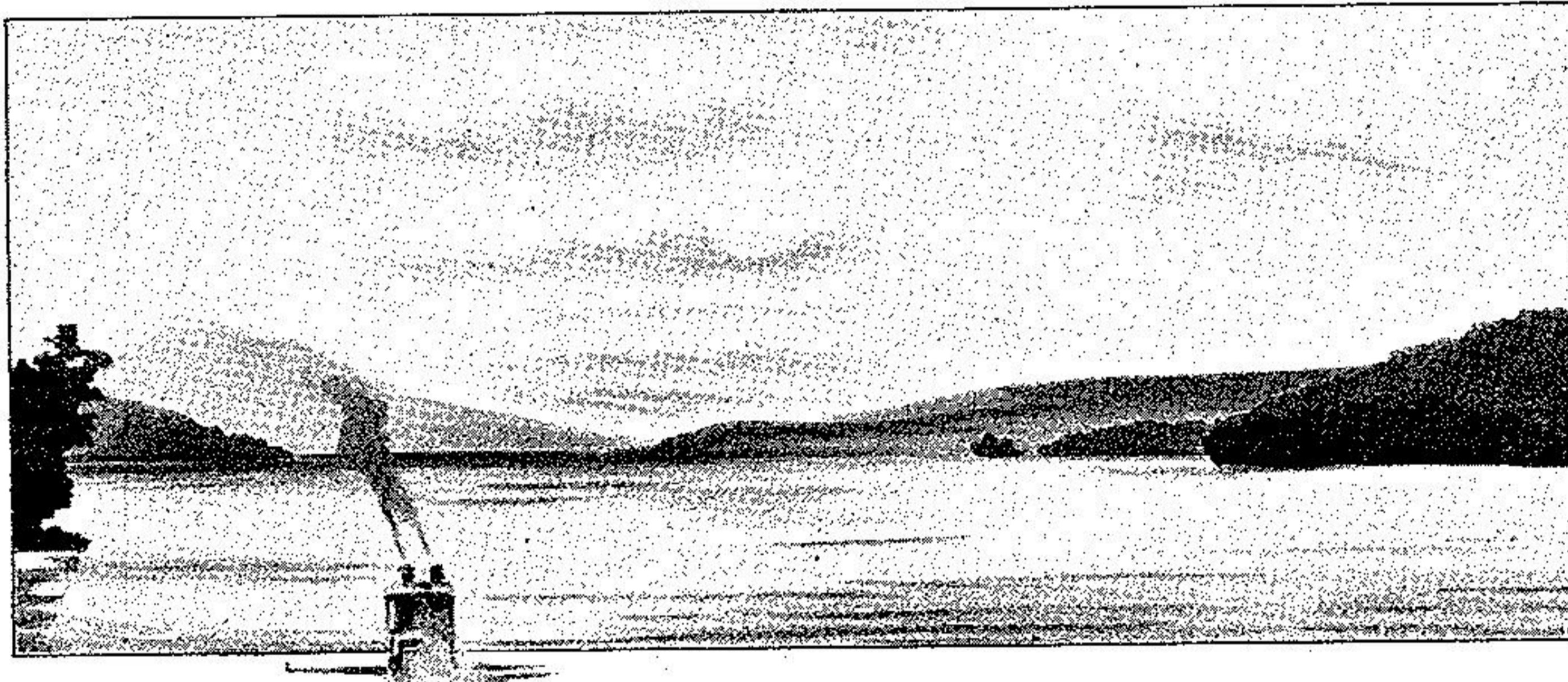
fraternise très cordialement avec des petits cris de biche effarouchée.

Le capitaine lui a donné un vieux veston blanc, un fusil à pierre, des sonnettes et des miroirs. De son côté, il a fourni des vivres.

Personnellement, j'ai acheté un régime de bananes, des oranges très grosses, trop amères pour être mangeables et des papayes, fruit précieux, car il est très sain.

Après M' Suata, nous passons « Emali », poste abandonné à l'embouchure du Kassaï; « Berghe-Sainte-Marie », mission catholique, où nous trouvons le prince de Croy et un père, très aimables; puis traversons le fleuve pour camper à proximité d'une forêt abondante en bois mort.

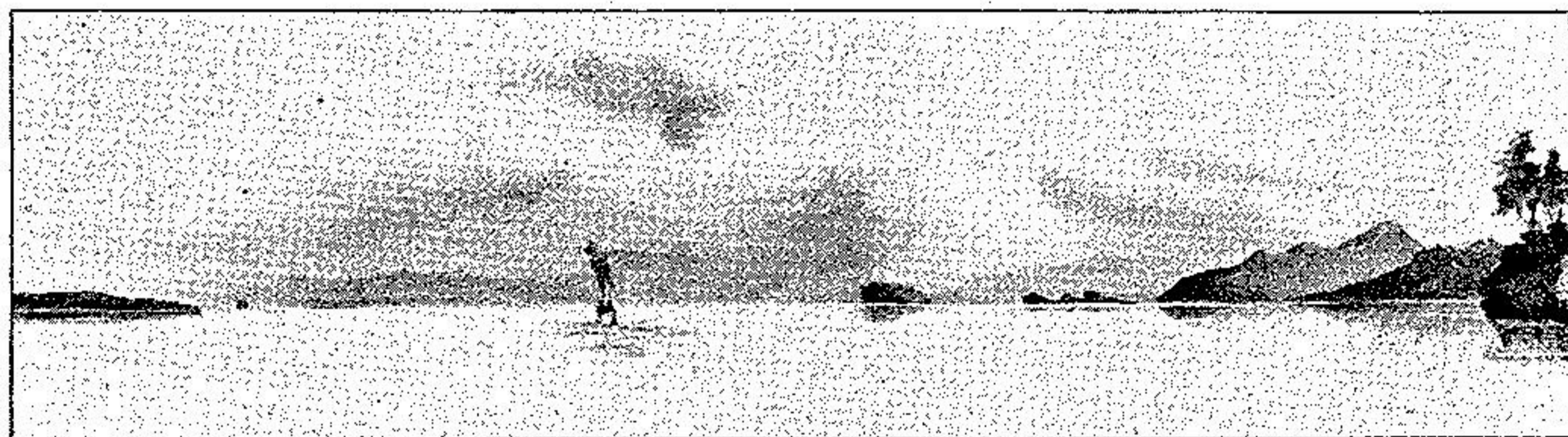
Le Congo nous défile toujours ses rives enchanteresses; après la



ravissante mission de « Thoubiri », nous voyons de nombreux villages sur la rive de l'Etat (la rive française n'est guère peuplée). Le fleuve s'élargit et forme un nouveau pool, plus beau, si possible, que le premier; paraissant d'autant plus vaste que les bords n'en sont pas montagneux.

Nous stoppons au bord d'une île et, malgré la pluie, je prends mon fusil et vais à la recherche « d'oies de Guinée », que nous avons

aperçues tantôt barbotant dans les criques marécageuses; je parviens à en abattre trois, dont deux se perdent, mais celle qui reste nous donne un rôti succulent.



Le Congo est large, très large; nous serpentons entre les bancs de sable, toujours peuplés d'oiseaux nombreux et sur lesquels dorment, la gueule large ouverte, quantité de crocodiles.

« Bolobo », mission importante, village énorme, qui s'étend sur plus de deux mille et n'a pas cinquante mètres

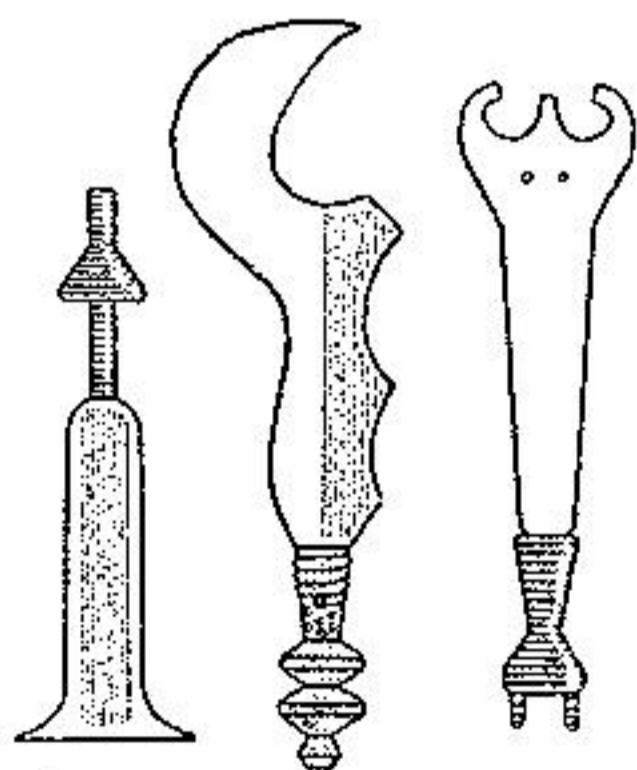


de profondeur. Les chimbèques sont de vrais bijoux; des hangars servent de lieux de réunion aux indigènes

qui s'y tiennent pendant le jour pour travailler, fumer, boire ou dormir, ce qui est leur principale occupation.

La race Bayanzi ainsi que les Batekés et les Bas-Congos s'ornent de peintures artistiques; je remarque des monocles et sur les paupières de petites lignes blanches, verticales, d'un goût parfait!!!

Epingles de fer ou de cuivre, plumes, colliers témoignent de la richesse de ces naturels. Les enfants surtout sont chargés d'oripeaux de toutes espèces. Les armes sont nombreuses et d'origines diverses; je ne pense pas qu'ils en forgent beaucoup eux-mêmes.



Après Bolobo, nous arrêtons à « Loukoléla », encore une mission et un important village; les habitants sont plus hospitaliers et non moins grotesques; ils vendent de meilleure grâce, principalement du tabac, serré en rouleaux valant de trois à cinq mitakos. Les coiffures



sont d'une grande variété, et les tatouages du corps fort nombreux. Les vêtements se résument en pagnes d'étoffes indigènes, si bien tressées qu'il faut les voir de près pour les reconnaître des produits européens.



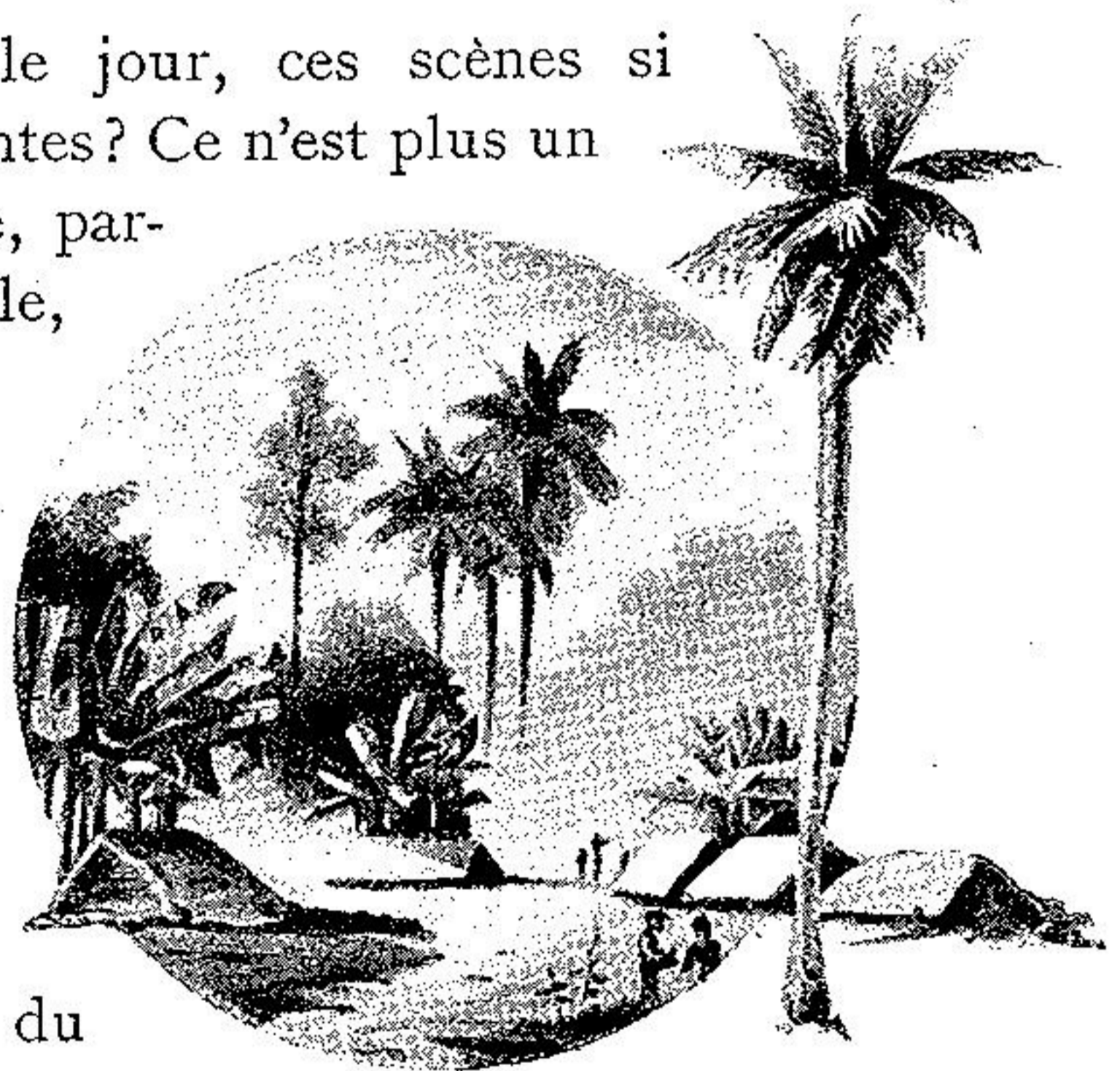
La rive est toute garnie de villages souvent cachés derrière un rideau d'arbres; les paysages sont merveilleux, la grande forêt équatoriale couvre tout le pays, orgueilleuse dans sa puissante végétation.

Comment détailler, au jour le jour, ces scènes si semblables et cependant si captivantes? Ce n'est plus un fleuve, c'est une nappe d'eau infinie, parsemée d'îles et de bancs de sable,

exhubérante de vie. Nous passons devant l'embouchure de l'Ubangi, peu reconnaissable des chenaux du Congo.

Voilà treize jours que nous voyageons, nous sommes près de l'Equateur; tantôt nous serons au chef-lieu de district. Une animation extraordinaire règne à bord.

Les Bangalas sont en toilette de fête, d'immenses tambours, disposés à l'avant du



steamer, accompagnent leurs chants cadencés, mélodie étrange en l'honneur du blanc. Nous passons sous la ligne, fêtée par un spectacle bien différent de celui que nous ont donné les marins de l'*Akassa*.

Voici Equateurville, nouvelle étape vers le cœur de l'Afrique!

